

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

VII

(Suite.)

M. Morel était pâle, tout tremblant, Gilbert souriant, calme.

Le ministre les reçut presque aussitôt. Il tendit la main à Gilbert avec autant de cordialité que lui permettait sa situation officielle et dit en souriant :

— Eh bien, lieutenant, est-ce passé, ce coup de tête ? Et d'où nous arrivez-vous ?... Sivez-vous qu'on ne s'occupe que de vous à Paris ? Vous êtes le héros du moment... Il n'est plus question de démission, n'est-ce pas ?

Gilbert répondit :

— Non, Monsieur le ministre, j'ai ré-olu de ne pas quitter le corps de la marine. Je vous demanderai sans doute, à la fin de mon congé, d'avoir la bonté de me confier quelque mission bien lointaine, par exemple une exploration dans des pays inconnus...

— Quel joli mensonge me racontiez-vous quand vous me parliez de ne plus quitter vos parents ?...

— Il y a quelques jours de cela, Monsieur le ministre ; et il s'est passé depuis ce moment des incidents qui ont fait de moi un autre homme.

— Des incidents heureux, si j'en juge par votre bon sourire ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place, Monsieur le ministre ; mais enfin je suis décidé à ne plus quitter le corps de la marine auquel m'attachent les souvenirs les plus chers.

Le ministre jeta un regard stupéfait à Gilbert puis à M. Morel.

— Oh ! vous ne serez peut-être pas de mon avis, dit Gilbert avec autant de respect que d'ironie, lorsque vous connaîtrez les motifs de ma conduite. Oui, je vous mentais quand je suis venu vous porter ma démission ; mais vous n'ignorez pas, Monsieur le ministre, qu'il existe des mensonges respectables... Permettez-moi, maintenant, de vous parler d'un officier que vous avez certainement connu, car il aurait à peu près votre âge maintenant : le marquis de Trévenec.

— Mais, lieutenant, en quoi le marquis de Trévenec ?

— Je vous en supplie, Monsieur le ministre, accordez-moi la faveur de me répondre sans m'interroger ; je vous expliquerai tout à l'heure les relations qui se sont soudainement formées entre sa famille et la mienne.

Le ministre regarda anxieusement M. Morel : il commençait à deviner une agitation intense sous le beau calme qu'affectait Gilbert.

D'un geste discret, M. Morel montra le jeune officier comme pour dire :

— Écoutez-le ; je ne fais qu'obéir.

— Eh bien, dit le ministre, de plus en plus intrigué, j'ai connu le marquis de Trévenec assez intimement ; nous faisons partie de la même promotion.

— Vous connaissez aussi l'histoire de sa vie ?

— Hélas ! fit le ministre, il vaut mieux n'en pas parler, puisqu'elle se termina si tristement.

— Pardon, Monsieur le ministre, je serais si heureux d'entendre cette histoire de votre bouche même. Je vous en prie !

— Eh bien ! ce malheureux avait fait un triste mariage... Mais, qu'avez-vous, lieutenant ?

Cette allusion à sa mère avait troublé Gilbert ; il se raidit et parvint à reprendre son allure tranquille.

— C'est que je m'intéresse prodigieusement à ce marquis de Trévenec, dit-il, continuez, je vous en supplie, Monsieur le ministre.

— Repoussé par sa famille, obligé, pour se marier, de donner sa démission, le marquis tomba peu à peu dans une situation inextricable qui le mena... d'autres diraient peut-être au crime ! Mais, moi qui l'ai apprécié, je suis persuadé que son esprit un peu exalté avait tourné à la folie sous l'adversité, et que c'est dans un accès de folie qu'il commit le crime.

Gilbert prononça lentement :

— Vous croyez donc qu'il commit ce crime ?

— Il fut impossible d'en douter ; les preuves les plus écrasantes...

De nouveau les traits de Gilbert s'altérèrent. Espérait-il donc que cet ancien camarade de son père partagerait ses doutes.

— Des preuves écrasantes ! fit-il d'un ton amer : c'est toujours sous des preuves écrasantes qu'on accable des innocents.

— J'essayai à cette époque de le croire innocent : je dus m'incliner devant l'évidence. Et d'ailleurs, lui-même sembla se condamner, puisqu'il se suicida... Maintenant, lieutenant Morel, je vous prie de me dire quels liens vous rattachent à ce marquis de Trévenec.

— Une dernière question, Monsieur le ministre : le marquis ne laissait-il pas un fils ?

— Si... Il en fut vaguement question à cette époque.

— Et, depuis, en avez-vous jamais entendu parler ?

— Non : j'ai supposé qu'on l'avait élevé sous un autre nom, ce qui vaudrait mieux, en effet, que de l'avoir accablé d'un tel héritage.

— Ce n'est pas mon avis, Monsieur le ministre.

En prononçant ces mots, Gilbert s'était redressé avec beaucoup de hauteur. Puis, très fièrement :

— J'ai l'honneur, Monsieur le ministre, de vous demander de vouloir

bien rectifier le nom que je porte sur les cadres de la marine et de remplacer le nom très honorable de Morel, qui n'est pas hélas le mien, par le nom que je persiste à toujours croire digne de respect, de mon véritable père, le marquis de Trévenec.

Tout d'abord, le ministre avait froncé les sourcils ; mais, à mesure que Gilbert lui dévoilait la vérité, son visage prenait une expression douloureuse.

— Malheureux jeune homme, prononça-t-il. A quel mobile obéissez-vous donc ? Vous imaginez-vous que ce changement de famille vous permettra d'épouser la jeune fille que vous aimez ? — Car, je n'hésite plus à vous avouer que l'amiral de Montmoran, mon vieil ami, m'a fait la confidence un peu inquiète de vos amours. — Vous ignorez donc que l'homme assassiné par celui que vous revendiquez pour votre père était ?...

— Le frère de l'amiral de Montmoran ? Non, Monsieur le ministre, je n'ignore pas cela ; et c'est M. de Montmoran qui me l'a appris hier en me dévoilant l'accusation inique qui a causé la mort de mon père. Si je vous ai posé toutes ces questions, c'était uniquement pour vous entendre parler librement devant celui qui m'a servi de père, qui m'a recueilli quand ma grand'mère me rejetait avec une impitoyable rigueur...

— Votre grand'mère crut faire son devoir, n'en doutez pas, lieutenant ; et puis elle eut pitié de vous en vous écartant de cet héritage abominable. C'était un grand caractère. Puisque vous êtes le fils du marquis de Trévenec — et je suis persuadé qu'avant de tenter une démarche semblable à celle-ci vous avez réuni toutes les preuves nécessaires...

— J'arrive du château de Trévenec, Monsieur le ministre, c'est vous répondre. En retrouvant ma grand'mère, le cœur plein de moi, j'ai vite oublié la rigueur qu'elle m'avait montrée jadis ; vous n'avez donc pas besoin de la défendre contre moi.

— Mais je vous défendrai contre vous-même. Je comprends maintenant tout votre héroïsme : ce nom de Trévenec étant le vôtre, vous entendez l'accepter, non pour les avantages que vous pourriez en retirer, mais pour les devoirs qu'il vous impose ?... Je ne le veux pas.

Gilbert sourit mélancoliquement.

— Merci, Monsieur le ministre, de la marque d'intérêt que vous croyez me donner ; je revendique mon nom simplement, parce qu'il est mon nom...

— Mais vous n'avez pas réfléchi à la situation que ce nouveau nom vous ferait auprès de vos camarades ?

— Pardon, Monsieur le ministre, j'ai réfléchi à tout. J'ai un long congé ; je vous avoue que j'espère parvenir, pendant ce long congé, à réhabiliter la mémoire de mon père... Si je n'y parvenais pas...

Gilbert s'arrêta une seconde ; sa gorge se serrait. Mais il acheva avec fermeté :

— Si j'échouais en cela, je vous supplierais à la fin de mon congé de me fournir l'occasion d'effacer la honte qui couvre mon nom... Mais, le renier ! Jamais !

VIII — JOURNÉE DE BONHEUR

— Tenez, mon vieil ami, constatez vous-même que vous vous alarmiez à tort.

Et la marquise douairière de Trévenec, le visage éclairé d'un bon sourire, tendait à Roger Gardain le petit billet qu'elle avait reçu le matin de Gilbert :

« Chère grand'mère,

« Pardonnez-moi de vous avoir laissé deux jours sans nouvelles ; des affaires de service m'ont absorbé, dès mon arrivée à Paris, et aussi les démarches indispensables que vous devinez ; M. Morel a la bonté de roster ici afin de les terminer, et je pars pour Trévenec avec ma seconde mère qui a hâte de vous connaître... »

— Mais je ne demande pas mieux que de m'être alarmé à tort ? s'écria le recteur. Je n'en persiste pas moins à croire que cela a été une grosse imprudence de ne révéler à votre petit fils que la moitié de la vérité. — Enfin, il sera ici demain, tout s'arrange donc à merveille, puisqu'il ne lui est arrivé aucun désagrément pendant son voyage à Paris... Sa lettre respire la confiance, la tendresse. Dieu vous protégeait, Madame ?

Depuis le départ de Gilbert, le brave Roger Gardain venait plusieurs fois par jour au château, sous les prétextes les plus divers, et en réalité pour savoir des nouvelles du voyageur. Et vainement il essayait de cacher son inquiétude, de se montrer joyeux ; la marquise lui disait régulièrement :

— Mon pauvre ami, vous n'avez plus votre tête à vous !

— Eh ! je vous admire, vous, avec votre confiance inaltérable ? lui répliquait-il. Il y a huit jours, vous étiez folle de désespoir, vous appeliez la mort, toute joie était à jamais bannie de votre âme... Là dessus, on vous retrouve votre petit-fils... Et votre ciel s'éclaircit, tous les nuages sont balayés, vos chagrins s'évanouissent, vous n'admettez même pas qu'on puisse avoir des inquiétudes sur l'avenir !... oh ! oui, je vous admire, ma vieille amie !

— Prenez garde, Monsieur mon curé, vous vous emportez, ce qui est absolument contraire...

— Bon ! Bon !

Et il s'en allait en haussant les épaules, et, sur la route, il lâchait encore plus sa colère.

— Parole d'honneur ! Elle s'imagine que ça va marcher tout seul, je suis d'accord qu'il est charmant son petit-fils ! un homme d'honneur et un homme de cœur ! Bref, ce lieutenant m'a l'air de vous avoir un de ces petits caractères : quelque chose dans mon genre lorsque j'avais trente ans ! Et si, à cette époque, quelque imbécile m'avait dit que mon père... Brrr !